

Langues et littératures de l'Inde

M. Jean FILLIOZAT, membre de l'Institut

(Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), professeur

I. — *Besoins et perspectives de l'indologie*

Le cours consacré l'an dernier au bilan des études indiennes dans leur formation progressive aboutissant à leur état actuel a permis de constater que de tous les travaux qui leur avaient été consacrés depuis leur origine, seuls les travaux philologiques et archéologiques avaient ouvert des voies utiles et définitives et souvent étaient demeurés jusqu'aujourd'hui valables comme matière de documentation de base. On avait particulièrement noté l'importance et l'exemplarité des travaux philologiques d'Eugène Burnouf au Collège de France.

On a observé cette année que les méthodes de recherche de Burnouf, déjà pratiquées par d'autres, en Angleterre et en Allemagne surtout, avaient été par la suite adoptées partout. L'effort indispensable de la découverte, du recensement, du dépouillement et de l'interprétation de l'immense documentation offerte par les diverses littératures de l'Inde, s'est généralisé dans tous les cercles d'étude scientifique de l'Inde. Il existe pourtant contre lui des facteurs d'entrave.

Certains sont déjà anciens et portent non sur le principe de la primauté de la philologie pour la connaissance d'une civilisation grande productrice de textes et d'inscriptions, mais sur son application. Tandis que les premiers indianistes s'étaient mis à l'école des pandits indiens, maîtres de la langue sanskrite et détenteurs de grandes traditions, un certain nombre de professeurs européens ont voulu se passer de leur aide et même en contester la validité. Selon eux, qui généralement n'avaient pas eu l'occasion de se rendre en Inde et par conséquent d'apprécier la compétence de ses lettrés, et qui étaient imbus de la supériorité de leur propre sens critique, la culture indienne contemporaine avait dégénéré et ne pouvait aider à interpréter les documents des origines seuls dignes d'intérêt. L'attaque la plus résolue contre les pandits et contre les Européens qui avaient recours à eux a été

faite par A. W. de Schlegel (August Wilhem von) en 1832. Il avait alors publié en français à ce sujet : *Réflexions sur l'étude des langues asiatiques adressées à Sir James Mackintosh, suivies d'une lettre à M. Horace Hayman Wilson* (Bonn, Paris, 1832, in-8°, XII et 208 pages).

Les travaux de Schlegel ont été très méritoires et ont rendu de grands services en leur temps, mais ils ne sont plus utilisés, tandis que ceux de Wilson qu'il attaquait ont dû de nos jours être réédités en grande partie.

Mais certains savants qui pensent comme Schlegel existent encore car il faut bien constater qu'il existe aussi une classe de lettrés indiens qui justifie sans le vouloir leur sentiment. Certains savants indiens traditionnels, en effet, croient de leur devoir patriotique d'interpréter les textes védiques et sanskrits anciens comme ayant préfiguré les connaissances modernes de la physique et surtout de la médecine. Parce que l'Āyurveda connaît nécessairement les mêmes maladies et les mêmes phénomènes physiologiques que la médecine moderne, ces savants ne craignent pas d'assimiler les explications qui en sont données de part et d'autre. Par exemple, quand l'Āyurveda rapporte à des circulations intérieures de souffles les mouvements des membres et a un feu contenu dans la bile la digestion, ils prétendent qu'on exprimait jadis de cette manière la connaissance de l'influx nerveux et de la chimie de la digestion. Ces assertions, données avec force citations sanskrits, ne font que discréditer leurs auteurs et, malheureusement, jeter parfois un doute injuste sur les enseignements par ailleurs souvent fort respectables de l'Āyurveda. Celui-ci s'est efforcé de former sur les phénomènes des hypothèses qui sont aussi rationnelles que celles de la science moderne tout en étant inadéquates à la réalité, non par la faute de leurs inventeurs mais par l'insuffisance des données de faits qui leur étaient accessibles dans l'Antiquité.

Ces attitudes nuisent au développement de la coopération scientifique la plus fructueuse qui est précisément celle qui s'exerce entre pandits indiens et savants modernes, indiens ou étrangers, à condition que des deux parts on s'efforce de se tenir informé des moyens les uns des autres et qu'on en fasse ensemble l'examen critique.

Cette coopération est bien la plus fructueuse quand elle ne consiste pas simplement en emprunts sans discernement d'assertions toutes faites. Pour être efficace, elle suppose que le savant étranger acquière d'abord une connaissance aussi large que possible de la culture comme de la langue de son informateur. Autrement il court le risque de ne pas comprendre la portée des informations qu'il reçoit. Un énoncé, même précis, n'exprime pas tout directement ; il est en fin de compte le stimulus du résonateur qu'est l'esprit préparé. Il faut avoir connaissance de la culture et non pas seulement de la langue du pandit pour entendre ce qu'il ne dit pas mais que ses propos impliquent.

Il n'est malheureusement pas donné à tous les chercheurs indologues d'entrer assez avant dans la culture des pandits pour les consulter avec fruit. A cet égard, ce sont les indologues indiens qui sont les mieux placés mais certains suivent l'exemple de beaucoup de leurs collègues étrangers et négligent les opinions des pandits et, quand ils ont recours à eux, se contentent de leur demander des références textuelles.

Or les pandits sont, dans leurs domaines respectifs, non seulement les connaisseurs des textes fondamentaux mais encore les familiers de l'exegèse évolutive qui s'est exercée sur ces textes au cours des temps et qui, souvent, est encore active de nos jours. Si l'on ne veut pas seulement connaître les antécédents et les origines de la formation de ces textes, mais savoir comment ils ont été compris et quel rôle leur interprétation a joué dans l'histoire, il faut recourir aux pandits et aux commentaires de toutes les époques successives. L'étude de ces commentaires, souvent négligée quoiqu'ils représentent les sources des doctrines et des pratiques d'écoles toujours en vigueur au temps présent, peut dans une certaine mesure remplacer la fréquentation des pandits si celle-ci est impossible. Burnouf l'avait déjà montré en étudiant dans la préface du premier volume de son *Bhāgavatapurāna* en 1840, de petits traités modernes de polémique sur l'autorité du grand texte. Cet exemple n'a pas été suffisamment suivi.

En tout cas, un des besoins majeurs de l'indologie aujourd'hui est d'étendre l'investigation de la culture indienne à toutes les périodes de son évolution, depuis les premiers textes sortant tout à coup de la préhistoire jusqu'à l'état actuel.

On peut utilement rechercher par la grammaire comparée et la mythologie comparée les éléments qui relèvent les affinités préhistoriques des peuples de l'Inde et de ceux de l'Europe, voire les rapports entre les différents constituants de la population indienne. Mais la civilisation du monde indien consiste dans ce qu'elle a consciemment produit et conservé par ses littératures et ses monuments au long des siècles, non dans des antécédents oubliés dès l'antiquité. C'est pourquoi il faut connaître ses idées, vraies ou fausses de nos points de vue, mais attestées en fait et qui seules ont eu la réalité historique.

C'est ainsi que si les étymologies que peut établir pour bien des mots indiens la linguistique moderne ne peuvent avoir été soupçonnées des grammairiens anciens qui, de leur côté, analysent ces mots parfois de façon arbitraire, ce sont pourtant leurs interprétations qui seules ont fait autorité dans la tradition et ont été efficacement existantes. Le plus souvent l'intention des auteurs indiens n'avait d'ailleurs pas été d'établir des étymologies telles que nous les entendons, mais bien de dégager théoriquement des virtualités conceptuelles multiples dans les mots en question.

L'indologie devra donc de plus en plus considérer l'état réel des idées et pratiques indiennes anciennes et modernes, légitimes ou non, mais animatrices de la société et aussi de son expansion culturelle à travers toute l'Asie orientale. Nous avons déjà pu travailler en ce sens et ajouter aux études traditionnelles classiques celles d'un domaine précédemment négligé : celui des *Āgama* çivaïtes et de la littérature afférente.

Ces textes, dont le nom signifie « Tradition », reçoivent aussi l'appellation de *Tantra* qui désigne des ouvrages de technique religieuse aussi bien vishnouïte, bouddhiste ou jain que çivaïte. C'est sur eux que repose la pratique religieuse médiévale et moderne, d'eux aussi que sont parties les influences majeures des philosophies religieuses et des pratiques rituelles que l'Inde a introduites en Indochine et en Indonésie. En effet, à l'époque des relations les plus suivies entre l'Inde et l'Asie du Sud-Est, les Veda étaient toujours révéérés, puisqu'ils le sont encore, mais ils ne dominaient plus l'exercice des cultes. D'autre part, les grandes épopées et la littérature générale fournissaient à l'étranger un fonds de culture indienne mais non les prescriptions des comportements journaliers des fidèles, des constructions des temples, de l'iconographie et des liturgies.

Par ailleurs nous avons travaillé au Collège de France, après Jules Bloch, à l'intégration des études dravidiennes dans l'indologie générale. Cette intégration s'impose et s'imposera toujours davantage. Elle est un besoin majeur des études d'une civilisation commune en fait aux deux peuples indo-aryen et dravidien et, si les études indo-aryennes suffisent aux travaux sur le Veda, elles ne peuvent se priver des données parallèles et complémentaires propres aux littératures dravidiennes anciennes, particulièrement de celles de la littérature tamoule, notamment parce que c'est dans le Sud, parmi les Tamouls, que se sont formées les grandes écoles d'exégèse du Vedānta, celles de Śaṅkara et de Rāmānuja qui dominent toujours les philosophies religieuses de la contrée.

Il importe encore de développer dans l'indologie le domaine tout nouveau de l'écologie historique. Nous entendons par là la détermination des conditions dans lesquelles, dans les diverses régions et aux époques successives, d'une part les hommes ont pu utiliser le milieu naturel et d'autre part le milieu naturel a pu être influencé, voire changé par les hommes. Mais la collaboration effective reste difficile entre les historiens et épigraphistes d'une part et les botanistes et climatologistes d'autre part.

L'extension des champs d'études de l'indologie est donc indispensable pour tenter de saisir dans leur totalité les activités propres à des peuples qui sont aux premiers rangs de tous ceux de la Terre par leur nombre, leur continuité, leur vitalité et par leurs œuvres construites, fabriquées ou écrites qui forment une des plus grandes masses qui soient de documentation pour les sciences humaines sur plus de trois millénaires.

Mais plus l'ampleur du monde indien et la richesse de sa documentation apparaissent évidentes, plus il devient difficile d'en embrasser l'ensemble car la spécialisation des recherches s'impose inévitablement. Or elle est souvent préjudiciable à leur succès quand elle est stricte, car l'isolement des problèmes dans l'étude est contre nature : dans la réalité naturelle les matières des problèmes eux-mêmes étant liées entre elles et n'existant que dans des interactions mutuelles.

Il en est malheureusement ainsi dans tous les domaines des sciences à l'heure actuelle. D'experts en une science, les savants doivent de plus en plus devenir spécialistes en problèmes. C'est le signe du progrès de l'érudition en profondeur mais de son retrait en étendue. Si donc l'objet de la recherche, comme c'est le cas pour l'indologie, est une civilisation globale et spécifique, l'érudition spécialisée ne pourra jamais suffire et l'indologue devra toujours, par-delà ses enquêtes de prédilection, rester un « indianiste ».

II. — *La situation des études tamoules*

Les études tamoules dont Burnouf avait pressenti l'importance et qui ont été introduites au Collège de France par Jules Bloch, y ont été cultivées par nous régulièrement pendant vingt-six ans. En même temps elles se répandaient de plus en plus dans les milieux de la recherche indologique. On s'est rendu compte, en effet, que l'ancienneté, l'ampleur et l'originalité de la littérature tamoule en faisaient une source irrécusable et précieuse de la connaissance de la civilisation indienne. On a reconnu que les rapports entre les littératures tamoule et sanskrite ne consistaient pas seulement en emprunts du tamoul au sanskrit, que le sanskrit, même ancien, avait fait de son côté des emprunts au tamoul et, plus généralement, au dravidien, que les Tamouls avaient composé directement des textes essentiels de la littérature sanskrite comme ceux de Śaṅkara et de Rāmānuja et qu'ils avaient contribué à propager le sanskrit dans l'Indochine et l'Indonésie qu'ils ont fréquentées de bonne heure car le sanskrit, dès les débuts de notre ère, était devenu la langue unique de relations générales dans toute l'Inde et le Sud-Est de l'Asie.

Le préjugé raciste qui voulait que les Aryens védiques blancs aient vaincu, repoussé dans le Sud puis civilisé les Dravidiens noirs était tombé. Les allusions du R̥gveda qui avaient été ainsi interprétées se rapportent non aux Dravidiens mais à des démons pourvus de trois têtes et six yeux. D'ailleurs si une opposition radicale a existé entre Aryens et Dravidiens, elle a été préhistorique. L'adoption ancienne d'éléments prākritis dans le vocabulaire tamoul puis celle, massive cette fois, de l'influence sanskrite, attestent en même temps la fusion des cultures et la puissante vitalité du tamoul qui,

tout en s'enrichissant du sanskrit, est resté lui-même et n'a cessé de développer sa littérature parallèlement à la sanskrite. L'enseignement du tamoul ancien en France, s'y est développé et il est apparu dans d'autres pays tels que les Etats-Unis, l'U.R.S.S. ou la Suède. Une association internationale de recherche tamoule a été créée.

Toutefois le développement scientifique des études tamoules souffre du chauvinisme de certains lettrés.

Dans la littérature tamoule de tous les temps avant notre siècle se manifeste une grande estime pour les œuvres sanskrites et un libre échange entre les deux cultures, souvent possédées à un degré éminent par les mêmes hommes. Chez les savants vaiṣṇava la maîtrise simultanée du tamoul et du sanskrit a même donné lieu à l'emploi d'un langage utilisant librement les formes grammaticales des deux langues, le *manippiravaḷam*. Bien qu'il existe des poèmes anciens, tel l'*Akaval* de Kapilar, célèbres pour leurs protestations contre l'exclusivisme des brâhmanes, bien qu'une partie des plus grands poètes tamouls aient exclusivement cultivé leur propre langue et non le sanskrit, c'est au XIX^e et au XX^e siècles que se sont développées des idées racistes anti-aryennes, d'ailleurs en contrepartie du préjugé de la supériorité aryenne conçu en Europe et diffusé par l'Europe en s'appuyant sur la parenté linguistique des principales langues européennes avec le sanskrit. Des convictions socio-politiques de frustration se sont ajoutées aux sentiments nationaux tamouls naturels et ont finalement déterminé l'apparition d'une hostilité jusqu'alors inconnue contre le Nord et le sanskrit, confondu souvent avec le hindi. L'état d'esprit ainsi répandu a influencé malgré eux quelques lettrés tamouls éminents. Mais surtout des tentatives tapageuses ont été faites pour éliminer de l'usage les mots sanskrites, pour revendiquer priorité et primauté en faveur de tel ou tel poète tamoul ou de l'influence tamoule en Extrême-Orient. Ces tentatives ont pu appeler l'attention sur des faits parfaitement réels qui avaient été méconnus mais elles ont surtout été malheureuses parce que trop souvent fondées non sur des découvertes mais sur l'ignorance des langues autres que la tamoule. C'est ainsi qu'on a vu un parti politique résolument pro-tamoul se forger une devise sanskrite, faute de savoir que les mots qu'il employait étaient sanskrites et sans s'aviser qu'il en existait de parfaits synonymes en tamoul même. D'autres, ne prenant pas garde à l'influence du moyen-indien sur le tamoul ancien, ont voulu annexer au dravidien tout mot usité en tamoul et différent de la forme sanskrite équivalente, par exemple *caṅku*, « coquille », qui correspond à une forme moyen-indienne de *śaṅkha* sanskrit et indo-européen (κόγχη, concha).

Ces tentatives, ainsi que les déchiffrements arbitraires en tamoul des sceaux de la civilisation de l'Indus, déchiffrements dont sont d'ailleurs initialement responsables des savants occidentaux, ont vainement absorbé l'activité d'un trop grand nombre de chercheurs.

Néanmoins des progrès importants ont été réalisés dans l'ensemble des études philologiques, épigraphiques et historiques tamoules dans les dernières années.

Des études nouvelles ont aussi été entreprises sans rencontrer jusqu'ici de succès. Nous avons examiné particulièrement les résultats de deux d'entre elles : l'application au *Cilappatikāram* d'une analyse moderne de mythes et l'étude comparée des langues dravidiennes, spécialement du tamoul, avec des langues africaines.

L'analyse appliquée au *Cilappatikāram* ne se justifie pas, ce texte n'étant pas un récit mythique mais un roman en vers exaltant la fidélité d'une épouse héroïque et qui tient une puissance immense de la vérité de sa parole.

L'étude de rapprochements avec des langues africaines, reprenant des travaux antérieurs de Lilius Homburger et quelques autres, a porté à la fois sur la grammaire et sur le vocabulaire. Une similitude a été invoquée par l'existence d'une conjugaison négative en wolof comme en tamoul, mais l'examen auquel nous avons procédé des descriptions de la conjugaison négative wolof a fait disparaître l'analogie supposée. On peut en effet, en wolof comme en toute langue, exprimer dans toute une conjugaison la négation d'une action mais c'est en introduisant un élément de négation dans un type de conjugaison positive. En tamoul au contraire la conjugaison de signification négative qui est caractéristique de cette langue est celle qui n'utilise pas d'élément de négation et consiste dans la suppression de tous les éléments d'indications temporelles du passé, présent et futur, ce qui met, sans négation exprimée, l'action indiquée hors de toute réalité.

La conclusion de toute notre étude a été que, comme pour toute l'indologie, l'effort essentiel qui conduit au succès est celui de la philologie largement ouverte. Celle-ci seule est capable de fournir la documentation encore pour nous bien incomplète que recèlent les littératures immenses et à en donner des interprétations pertinentes. Tant que le travail de l'histoire fondée sur la totalité des témoignages critiqués n'aura pas considérablement avancé, les tentatives personnelles ou d'écoles en vogue pour interpréter les faits seront prématurées.

J. F.

SÉMINAIRES

Plusieurs séminaires ont eu lieu :

— M. DUVERDIER a exposé l'histoire des débuts de l'imprimerie tamoule au Sud de l'Inde et en Allemagne.

— M^{lle} DHARAM PAL a présenté et commenté un manuscrit français du XVIII^e siècle qui décrit avec précision les rites observés à l'époque au pays tamoul et qui est l'œuvre d'un missionnaire, le Père Tessier, de Pondichéry.

— M^{me} SHRIMPF a présenté l'œuvre inédite de Maridās Pillaï sur l'astronomie indienne de Le Gentil, astronome de l'Académie des Sciences au XVIII^e siècle en mission à Pondichéry.

PUBLICATIONS

Jean FILLIOZAT, *Les philosophies de l'Inde*, 2^e édition (Collection Que sais-je ?, 1978).

— *Falsafat al Hind*, traduction arabe de la première édition du précédent par Ali Moukalled, 1977.

— *Le sanskrit et le pâli en Asie du Sud-Est* (*Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Comptes rendus*, 1977, p. 398-406).

— *The Oldest Sea-Routes of the Tamil Trade* (Bulletin of the Institute of Traditional Cultures, Madras, July to December 1976, p. 21-28).

— *La forme archaïque du caractère chinois Dong, « Est »* (*Journal Asiatique*, 1977, p. 381-383).

— *Littératures « sacrées » de l'Inde* (Colloques de la Société Ernest Renan, Orsay, 1977, p. 44-55).

— Comptes rendus dans *Journal Asiatique*, *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, etc.

MISSIONS ET FONCTIONS

Mission à Sri Lanka et en Inde (juillet-septembre 1977).

Conférence à Jaffna (Sri Lanka).

Participation à l'organisation du Centre européen d'histoire de la médecine à Strasbourg (octobre et décembre 1977).

Conférences à l'Université de Stockholm (mai 1978).

Election comme Honorary Member du Bhandarkar Oriental Research Institute, Poona.

Présidence pour 1978 de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et de l'Institut de France.